

Une distribution WARNER BROS. PICTURES et STUDIO 37
TARAK BEN AMMAR présente

OR NOIR

UN FILM DE
JEAN-JACQUES ANNAUD

TAHAR
RAHIM

ANTONIO
BANDERAS

MARK
STRONG

FREIDA
PINTO

SORTIE : MERCREDI 23 NOVEMBRE 2011

Durée : 2h10

www.warnerbros.fr

DISTRIBUTION

Warner Bros. Entertainment France
115-123, Avenue Charles de Gaulle
95220 Neuilly Sur Seine
Tél. : 01 72 25 00 00

PRESSE

LE PUBLIC SYSTEME CINEMA
Alexis Delage – Toriel
adelagetoriel@lepublicsystemecinema.fr
Agnès Leroy
Tél. : 01 41 34 21 09
aleroy@lepublicsystemecinema.fr

Synopsis

Situé dans l'Arabie des années 30, OR NOIR raconte la métamorphose d'Auda (Tahar Rahim). Jeune prince promis à une vie d'études, il se retrouve au coeur d'un conflit né de la découverte du pétrole. Contraint de prendre les armes, il doit choisir entre deux ennemis aux conceptions opposées du futur, ses deux pères, celui qui lui a donné la vie, l'intègre et rigide sultan Amar (Mark Strong), et celui qui l'a élevé, le séduisant et retors Nesib (Antonio Banderas).







Notes de Production



Grâce à OR NOIR de Jean-Jacques Annaud, le spectateur va se retrouver plongé en plein désert arabe et vivre une expérience inédite depuis l'âge d'or du cinéma.

La genèse du projet est presque aussi exaltante que le film lui-même. En 1976, un jeune producteur ambitieux – du nom de Tarak Ben Ammar – qui faisait alors ses débuts, se taillait une réputation, en faisant de sa Tunisie natale une terre d'accueil pour les tournages. Il accomplit son coup d'éclat le plus mémorable lorsqu'il réussit à convaincre George Lucas de tourner des scènes-clés d'un ambitieux projet de science-fiction que le réalisateur développait en Tunisie. Le film en question n'était autre que LA GUERRE DES ÉTOILES et son incroyable succès planétaire allait propulser la

carrière de Ben Ammar et imposer la Tunisie comme une terre de tournage dans le monde entier. Alors qu'il était sur le plateau de LA GUERRE DES ÉTOILES, Ben Ammar a lu un roman intitulé *"South of the Heart"* du suisse Hans Ruesch. Il a alors soumis le projet à Paramount qui accepta de cofinancer et de coproduire le film : le studio commença à réunir des comédiens du monde entier, comme Omar Sharif, Richard Harris et Anthony Quinn.

«Je suis allé partout dans le monde pour tenter de boucler le budget, en sollicitant des financiers arabes», souligne Tarak Ben Ammar. «Ils ne voyaient en moi qu'un gamin qui voulait faire du cinéma, et ils m'ont ri au nez. Ils ne s'intéressaient pas au cinéma à ce moment-là. Car c'est l'époque du boom économique de la fin des années 70, lié au pétrole. Tout ce qui les intéressait, c'était d'investir dans la construction de routes et de logements, de financer des banques et d'acheter des armes. Je crois que j'ai contacté le moindre milliardaire, et la moindre banque, mais en vain.»



Du coup, Ben Ammar a collaboré à la production des AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE de Steven Spielberg, également tourné en Tunisie. Dès lors, Ben Ammar est devenu l'un des plus importants producteurs de cinéma et de télévision en Europe : il a ainsi travaillé avec des cinéastes comme Roman Polanski, Franco Zeffirelli, Brian De Palma, Giuseppe Tornatore, Rachid Bouchareb et Julian Schnabel. Si l'empire industriel de Ben Ammar n'a cessé de croître au cours des années, et comporte désormais des filiales de production, de post-production et de distribution cinématographique et audiovisuelle, ainsi que des établissements financiers, il n'a jamais renoncé à son rêve de porter le roman d'Hans Ruesch à l'écran.

«Tous les cinq ans, je renouvelle mes droits d'adaptation du livre», déclare le producteur. «Je n'ai cessé de penser que j'arriverais à produire ce film. Cela a duré plus de trente ans. J'ai toujours eu peur que quelqu'un d'autre ne prenne une option sur le livre. Mais je me suis dit que, malgré la somme d'argent importante

que j'y avais déjà consacrée, il était écrit qu'un jour je mènerais ce projet à bien de mon vivant.»

Ce sont deux rencontres fortuites, qui ont eu lieu une trentaine d'années après la découverte du livre de Ruesch, qui ont permis à Ben Ammar de réaliser son rêve. Il fait d'abord la connaissance de Jean-Jacques Annaud, réalisateur de renommée mondiale. Bien qu'amis de longue date, les deux hommes n'avaient jamais trouvé de projet sur lequel ils souhaitaient collaborer. Jusqu'à cette date en tout cas. De son côté, Annaud est fasciné par le monde arabe depuis longtemps.

Quelques jours après l'engagement d'Annaud, Ben Ammar a reçu un appel téléphonique d'une connaissance commune : Sheikha Mayassa Bint Hamad Al-Thani, du Qatar, sollicitant un rendez-vous avec lui. La jeune princesse qatarie souhaitait en effet développer un secteur cinématographique solide dans son pays, tout comme il y était parvenu en Tunisie. Cette rencontre allait donner naissance à une amitié durable et permettre au film de trouver son aboutissement.











«C'est la magie de la volonté de Dieu», souligne Ben Ammar. «Sheikha Mayassa et sa mère Sheikha Mozah m'ont invité au Qatar. J'y suis allé avec ma famille, en traversant le désert et j'y ai découvert le type même de paysage dont j'avais besoin pour OR NOIR. On y trouve une sorte de dune de sable qui donne directement sur la mer, ce qui correspond exactement à une scène cruciale du livre.»

Le producteur a aussitôt appelé Jean-Jacques Annaud pour lui faire part de sa découverte. Le réalisateur s'est montré enchanté.

«C'était parfait» poursuit Annaud. «J'adore les déserts et je sais qu'ils sont très différents d'une région du monde à l'autre. Même la couleur du sable varie en fonction de l'endroit où vous êtes. Ce qui m'a plu au Qatar, c'est cette étendue désertique, très aride, qui donne directement sur la mer. C'était exaltant – et un honneur – pour un réalisateur comme moi de tourner dans un lieu où aucune caméra ne s'était posée jusque-là.»

Alors que le Qatar devenait à la fois un décor naturel pour le film et un partenaire financier à travers le tout nouveau Doha Film Institute, Tarak Ben Ammar a continué de constituer son équipe. Il a ainsi fait appel au scénariste Menno Meyjes (LA COULEUR POURPRE, INDIANA JONES ET LA DERNIÈRE CROISADE).

Chronologie du pétrole dans la péninsule arabe

- 1908** Premier forage d'un puits de pétrole en Iran.
- 1922** Abdelaziz Ibn Saoud prend le contrôle de la plus grande partie de la péninsule orientale : il reçoit des fonds des Anglais pour s'allier avec eux contre les Ottomans.
- 1923** Abdelaziz Ibn Saoud accorde l'autorisation au commandant britannique Frank Holmes de rechercher du pétrole.
- 1925** Le cheikh Hamad Al-Khalifa, du Bahreïn, octroie une autorisation à la société de Holmes, Eastern and General, pour trouver du pétrole.
- 1927** Holmes cesse ses recherches dans la péninsule arabique car il n'a rien trouvé.
- 1927** Gulf Oil (États-Unis) achète une concession au Bahreïn pour trouver du pétrole.
- 1927** Découverte du champ pétrolifère de Kirkouk en Irak
- 1928** Rachat de la concession de Gulf Oil par Standard Oil of California (SOCAL).
- 1932** Découverte de pétrole brut léger au Bahreïn.
- 1932** Ibn Saoud fonde le royaume d'Arabie Saoudite et fait de Ryad sa capitale. Il encourage les entreprises pétrolières américaines à venir explorer les réserves pétrolières dans son pays.
- 1933** La SOCAL remporte l'autorisation de recherche de pétrole en Arabie Saoudite.
- 1934** Le cheikh Ahmed Al-Jaber Al-Sabah accorde l'autorisation d'exploiter du pétrole à la Kuwait Oil Company.
- 1935** Le groupe pétrolier anglo-iranien se voit octroyer l'autorisation de chercher du pétrole par le cheikh du Qatar Abdullah Bin Jassem Al-Thani.
- 1938** Découverte de pétrole à Dammam.
- 1938** Découverte de pétrole au Koweït.
- 1938** Début d'exploration pétrolière à grande échelle au Qatar.
- 1940** Découverte de pétrole à Dukhan, sur la côte ouest de la péninsule arabique (Qatar).
- 1944** La SOCAL devient ARAMCO.
- 1945** Le 14 février, le président Roosevelt rencontre le roi Abdelaziz Ibn Saoud.
- 1949** Le Qatar commence à exporter du pétrole.
- 1951** Nationalisation de la société pétrolière anglo-iranienne.
- 1960** Création de l'OPEP à Bagdad. Les pays fondateurs sont le royaume d'Arabie Saoudite, le Venezuela, le Koweït, l'Irak et l'Iran.



Entretien

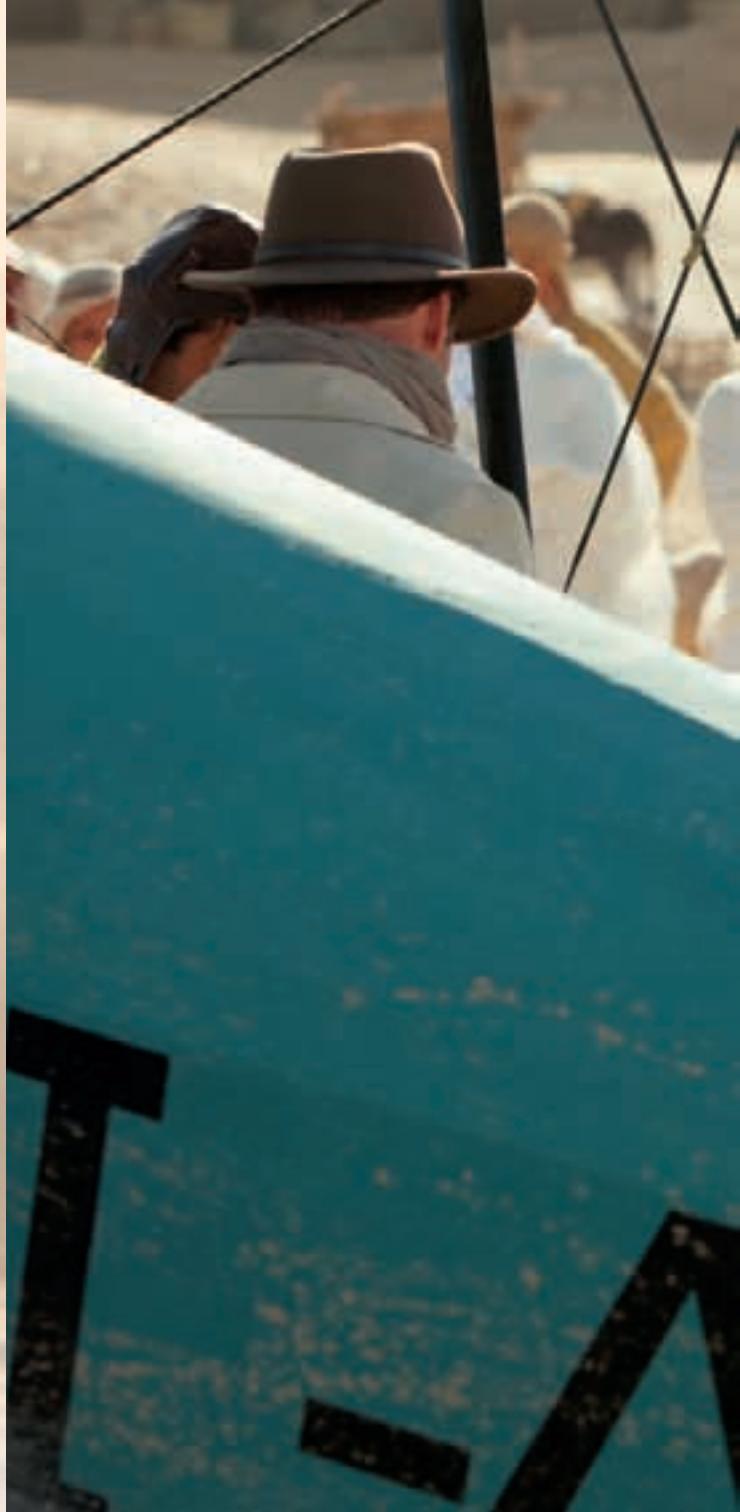
Avec Jean-Jacques Annaud

OR NOIR , ce titre est d'une grande concision...

J'ai un penchant pour les titres secs : STALINGRAD, L'OURS... Je pense qu'il n'y a pas forcément de bons titres. Si le film est bon, son titre le devient. « Or noir » a le mérite d'évoquer le coupable du conflit, le pétrole, tout en suggérant le dilemme du personnage principal, un jeune homme partagé entre ses deux pères, entre deux conceptions opposées de la vie et du futur, entre l'éclat de l'objet qui scintille au soleil et son ombre chargée d'incertitude et de tourments.

Le titre du roman de l'auteur suisse Hans Ruesch que vous avez adapté avec Menno Meyjes et Alain Godard, est LA SOIF NOIRE, paru en France avec ce sous-titre évocateur : « Mille et une nuits d'amour et de combats dans une Arabie déchirée » !

Je craignais que « *La Soif Noire* » fasse penser à un drame centré sur des caravaniers mourant de déshydratation dans le désert. OR NOIR ramène au centre du problème, à la richesse et au revers noir de la médaille dorée. Les échos que l'on pourra y trouver avec la situation d'aujourd'hui sont évidemment troublants. Troublants pour moi qui me passionne pour le monde arabe et musulman depuis si longtemps. Ma découverte de l'islam remonte à quarante ans, lorsque je suis devenu coopérant au Cameroun. Je ne connaissais alors rien de ce monde, j'étais un peu un Tintin au Congo. Mais que cela soit à ce moment-là, où lorsque je suis retourné au Cameroun pour y réaliser mon premier film LA VICTOIRE EN CHANTANT, ou encore lorsque j'ai tourné au Kenya LA GUERRE DU FEU, j'ai connu un islam extrêmement





amical et tolérant. Mon désir de raconter un jour une histoire où la représentation des musulmans échapperait aux clichés hostiles, échapperait à la représentation de plus en plus fréquente désormais de gens bardés de ceintures d'explosifs, a grandi d'année en année.

Quand et comment décidez-vous du sujet de votre prochain film ?

Je n'aime pas décider trop longtemps à l'avance, parce que je ne sais pas dans quelle humeur je serai. Là, depuis plusieurs années, sans doute depuis STALINGRAD en 2001, je suis donc à la recherche d'un sujet traitant du Moyen-Orient, et je l'ai fait savoir... C'est ainsi que Buenavista, le département « adulte » de Disney, m'approche pour un film intitulé « Tripoli », qui ne s'est pas fait. Et j'ai rencontré Tarak Ben Ammar sur ce projet-là. Curieusement, au même moment, je reçois un autre scénario, intitulé également « Tripoli » et que finalement Ridley Scott a pris. Mais la rencontre avec Tarak Ben Ammar était déterminante, j'ai pu lui dire, « voilà, il y a longtemps que j'aime ce monde arabe ». Et il y a longtemps que j'ai envie de le regarder d'une manière différente. Au moment où je partais en vacances à Oman, Tarak me donne un livre, me disant : « Tiens, lis-ça, cela va t'aider à comprendre le monde musulman ». C'était « *La Soif Noire* ». J'ai la conviction que nous avons pratiquement traité au cinéma toutes les histoires à raconter de notre point de vue, et qu'il est temps d'en raconter du point de vue des autres. C'est le cas du livre de Ruesch, où enfin n'apparaît pas comme moteur inévitable de l'action, un témoin forcément américain et souvent condescendant,- photographe, journaliste, médecin,- qui nous raconte son expérience dans ces pays-là. Je lis donc « *La Soif*

Noire » dans les dunes d'Oman, j'étais dans mon futur décor ! J'étais dans ma future histoire ! Dans un pays en progrès, parce que ses réserves pétrolières diminuent et que chacun semble savoir qu'il va falloir se remettre au travail.

Quel rôle alliez-vous faire jouer au pétrole dans votre film ? Quel serait votre point de vue, tranché, ambigu ?

On peut toujours se poser la question : vaut-il mieux être fils de riche ou fils de pauvre ? Pour ma part j'ai eu la chance d'être fils de pas riche, et je professe que des gens rendus immensément riches grâce à quelque chose, le pétrole, dont ils n'éprouvaient pas le besoin, ont vu leur mode de vie et de pensée complètement basculer. A cet égard, une anecdote m'a fortement impressionné. Je suis en repérage dans le Sud tunisien. Nous tombons sur un ancien site de forage de la compagnie Elf. Là, il y a un vieux gardien, qui ne garde pas grand-chose, des anciens puits, quelques cabanes. Le vieux gardien me dit : « *Monsieur, vous voyez notre bonheur de ne pas avoir trouvé de pétrole ? Nous avons été obligés de travailler, d'apprendre, d'améliorer notre artisanat, de développer notre tourisme. Et puis nous avons une agriculture, nous n'aurions rien fait de tout cela si le pétrole avait été là. Nos voisins ont le pétrole. Ils ont la richesse. Nous, nous avons le savoir. Il vaut mieux avoir le savoir que l'argent* ». Le vieil homme avec ses mots simples venait de me faire un discours géopolitique éblouissant. Mais tout n'est pas aussi évident, et j'espère aujourd'hui que mon film aura réussi à évoquer les conséquences économiques et humaines de la découverte du pétrole sans manichéisme, sans jugement péremptoire. Il brasse bien d'autres thèmes, celui de la paternité

notamment, qui me touche beaucoup, et puis il montre qu'il demeure dans quelques régions du monde des effluves du rêve de Shéhérazade, le rêve des Mille et une Nuits. Ça existe, ça existait à l'époque où se situe le film, le monde des parfums, des étoffes, de la féminité secrète, tout cela bien agréable à traiter. OR NOIR rejoint surtout le désir que j'ai de découvrir les raisons des autres. J'aime aimer ceux qui ne sont pas comme moi, c'est comme ça. Et oui, c'est au cœur de mon cinéma. Je m'aperçois que j'aime les histoires de jeunes gens qui découvrent un monde qui n'est pas le leur. J'essaie de masquer que je fais à peu près toujours le même film, mais mes héros quel que soit leur éloignement temporel ou géographique, sont tout de même invraisemblablement semblables... Que ce soit le jeune géographe de LA VICTOIRE EN CHANTANT ou la jeune fille de L'AMANT, que ce soit le petit ours qui apprend tant des hommes ou le jeune Adso du NOM DE LA ROSE ou encore mon jeune néanderthalien de LA GUERRE DU FEU qui découvre l'homo sapiens.

Où se situe l'action d'OR NOIR ?

Le pays n'est pas nommé mais il se situe à l'évidence dans la péninsule arabique, et aussi romanesque que l'histoire puisse paraître, elle a de solides racines historiques, dont évidemment la découverte du pétrole dans ces régions. Dans ce décor où survient l'irruption capitale de l'or noir, j'ai opposé très clairement une tribu de montagne influencée par l'ancienne puissance ottomane, et une tribu du désert influencée par la culture bédouine traditionnelle.

La production du film a-t-elle été difficile à mettre en place, et son financement compliqué à boucler ?

Depuis que je fais des films, on m'a toujours expliqué à quel point le sujet que j'avais choisi était

périlleux. LA VICTOIRE EN CHANTANT ? Cette « histoire de nègres » ne marcherait jamais. COUP DE TÊTE ? Ne savais-je pas que les histoires de sport ne marchent pas. LA GUERRE DU FEU ? Qui s'intéresserait à ces gens qui crient comme des babouins et se courent après. Qui voudrait voir LE NOM DE LA ROSE, un polar dans un monastère ? Quant à L'OURS, c'était pire. À la lecture du scénario, on m'a demandé : « Qui joue l'ours ? ». J'ai répondu : « Un ours ». Et l'inquiétude a été à son comble. Il n'y a qu'à Hongkong qu'ils ont doublé le petit ours pour le faire parler « homme ». C'est le seul pays où le film n'a pas eu de succès ! Et cette fois-ci, cela a été de la même veine... Un pays arabe, dans les années 30, est-ce vraiment à la mode ? Mais voilà, grâce à la confiance de certains, à la motivation de Tarak Ben Ammar, notamment, OR NOIR est là...

Quels ont été vos lieux de tournage ?

Quand on veut réaliser un film d'époque qui respire large, il est clair qu'il va falloir reconstituer un certain nombre de choses. Il existe pourtant encore dans ces régions, des endroits superbes à l'architecture préservée, par exemple au Yémen. Mais on ne peut pas entraîner des équipes dans des pays où l'on risque de se faire kidnapper. Nous avons donc tourné en Tunisie dans trois lieux. Le décor de la ville a été construit en studio à Hammamet, nous sommes allés ensuite à Zraoua près de Matmata, dans une région de montagnes, ensuite à côté de Tozeur, au sud, dans le désert. Il s'est passé pendant le tournage en Tunisie quelque chose de bouleversant. Vous savez à quel point on se renferme dans un cocon sur un plateau de cinéma. J'étais pour ma part doublement dans un cocon, puisque je tournais dans un décor à moi, blotti au fond d'un vallon. Et tout de même, je percevais

de façon lointaine, des murmures, des bruissements, je sentais qu'il se passait quelque chose autour, de l'autre côté du décor. Nous n'y prêtions pas beaucoup d'attention, la Tunisie, n'est-ce pas est un pays calme... Mais peu à peu, lorsque je rentrais le soir à l'hôtel, et que j'allumais la télévision, j'entendais des phrases que nous avions écrites dans le scénario un an et demi avant ! La révolution du jasmin était en route, nous étions au cœur du printemps arabe. Sur le plateau tout le monde était désormais concerné, passionné. On n'éteignait plus les portables que pendant les prises. Dès que je criais : « *Coupez !* », chacun rallumait le sien : « *Allo ! Maman, ça va ? Tu as des nouvelles ?* »

Vous avez aussi tourné au Qatar ?

Le désert du Qatar n'avait jamais été filmé. C'est un des seuls endroits au monde où je pouvais trouver le décor naturel d'une séquence capitale. Vous êtes en repérage, dans ce désert d'une aridité farouche, et soudain, au détour d'une dune, c'est la mer ! Paysage grandiose, et logistique infernale ! Compliqué, très compliqué de conserver 40 km² de terre intacte, chaque mouvement d'acteurs, chaque afflux de curieux violait le sable vierge. J'avais une équipe de nettoyeurs du désert pour effacer les traces de pas, des petits hommes en bleu avec un balai. Mais le tournage se déroulait loin de notre hôtel, sans route pour y parvenir. Les 4/4 s'ensablaient, on appelait des machines à désensabler qui s'ensablaient à leur tour !

Dans la seconde partie du film, il y a des batailles furieuses, des chevauchées ardentes, vous n'avez pas été tenté par la 3D ?

J'ai été un des premiers à tenter l'expérience d'un film narratif en 3D, LES AILES DU COURAGE en 1996. Mais le film avait été spécialement écrit et conçu pour







cette technologie. La plupart du temps, je considère aujourd'hui la 3D comme une surenchère, une facilité que je refuse. Dans OR NOIR il y a des charges de 500 chevaux, de 300 chameaux, sans effets spéciaux. L'appui du numérique peut être spectaculaire, mais jamais crédible. Et moi, comme spectateur, j'ai besoin de croire à ce que je vois. Je suppose et j'espère que les spectateurs de mes films sont dans ce cas !

Quelles ont été vos sources d'inspiration, de documentation pour les décors et les costumes ?

J'ai lu beaucoup de textes, compulsé énormément de livres, étudié les tableaux orientalistes de toutes les écoles, chaque fois que je découvrais un visage, un détail, un meuble, une draperie, une couleur, une ambiance qui me semblaient convenir, je transmettais ces images au chef décorateur Pierre Queffelec, au créateur de costumes Fabio Perrone. Puis je confrontais l'imaginaire parfois un peu kitsch de la représentation des peintres à la réalité des photographies d'époque précieusement conservées au musée Albert Kahn. Ces photos m'ont guidé, m'ont nourri, j'y ai trouvé

non seulement les réminiscences d'un style, mais des détails, des témoignages de la vraie vie.

Comment s'est déroulé votre casting ?

J'ai voulu montrer dans la diversité des personnages la diversité des origines dans la péninsule arabique. Il y a des gens venus de tous côtés. Certains d'Afrique, notamment de Zanzibar, ils sont donc foncés de peau, tout comme ceux originaires de l'Inde ; mais il y a aussi des descendants des croisés, à la peau claire et aux yeux bleus ! Cette mixité de teints, de traits, est flagrante sur les photographies. Et j'ai donc voulu reconstituer cette extraordinaire richesse d'appartenances ethniques, j'ai voulu que le *melting pot* arabe soit sur le visage des acteurs. J'ai donc pris un directeur de casting en France où il existe une très grande communauté maghrébine, j'ai rappelé mon directeur de casting de STALINGRAD pour qu'il rencontre à Berlin des acteurs de la communauté turque, et j'ai engagé enfin un directeur de casting égyptien qui a trouvé des interprètes au Liban, en Syrie, en Egypte. Tous les chefs de tribu sont de grands acteurs tunisiens, des stars dans leurs pays,

fiers de participer au film...Un peu comme si ici on proposait de la figuration à Gérard Depardieu ! La présence féminine est incarnée par Freida Pinto qui est indienne et Liya Kebede, érythréenne, Ali, le docteur, est joué par Riz Ahmed, pakistanais d'origine, vivant en Angleterre, nos chameliers sont pour beaucoup somaliens...

Et les rôles principaux ?

Antonio Banderas est l'émir Nesib, il ne faut pas s'en étonner outre mesure, le monde arabe est aussi le monde hispanique ! Antonio avait depuis des années pris contact avec Tarak Ben Ammar pour lui indiquer qu'il désirait entrer un jour dans la peau d'un roi arabe. Il a d'ailleurs un projet qu'il veut lui-même mettre en scène, où il serait je ne sais plus quel roi, un conquérant arabe du sud de l'Espagne. Car il faut savoir qu'Antonio Banderas est convaincu d'être de sang arabe ! Lorsqu'il est venu me voir, il m'a fait une démonstration de « body language » arabisant. J'étais tombé sur quelqu'un qui voulait, qui rêvait, de se voir proposer un rôle correspondant exactement à celui que je lui offrais. Quant à Mark Strong, mon roi Amar, c'est un magnifique acteur anglais né de père italien et de mère autrichienne, et que j'ai choisi en revoyant MENSONGES D'ÉTAT de Ridley Scott. J'ai dit que je voulais absolument rencontrer ce formidable acteur arabe qui jouait le personnage de Hani Salaam, c'était Mark Strong.

Et votre petit prince, votre héros, Tahar Rahim ?

Il aurait pu s'écrouler après le succès du PROPHÈTE. Mais non. C'est un garçon extraordinaire pour lequel j'ai une énorme tendresse. Il a une spontanéité, une sincérité hors du commun. Et un instinct appuyé sur une très grande générosité, une

grande honnêteté de cœur. Ce que Tahar possède aussi c'est la compréhension des motivations de son personnage, d'abord intellectuel timide et maladroit, il devient au fil du film un guerrier vengeur, cela a été extrêmement difficile pour lui de tenir les rênes du rôle, car nous avons tourné dans un désordre chronologique absolu. Mais Tahar n'a jamais lâché. Il est aussi très courageux physiquement. Vous remarquerez qu'il boite à la fin, cela pourrait sembler une astuce de scénario, car son père boite au début. Mais non, ce n'était pas prévu. C'est une scène très difficile, des centaines de cavaliers au galop, des explosions, un hélicoptère, le cheval de Tahar, effrayé par le bruit, s'emballe, il tombe, manque d'être piétiné, j'ai la peur de ma vie. Tahar n'a rien de cassé, il souffre d'un énorme hématome à la jambe. Rassuré sur son état, je me dis qu'on peut peut-être utiliser sa blessure dans le scénario... À cet instant, le téléphone sonne, c'est Tahar sur son lit d'hôpital qui me dit : « *Et si on utilisait ma blessure dans le scénario ?* »

Est-il exact que vous avez entièrement doublé votre film ?

Pratiquement oui. Deux mois dans un studio de doublage à Londres avec lequel je travaille depuis LA GUERRE DU FEU. Pour OR NOIR, c'était indispensable. Vous avez déjà été au milieu d'un troupeau de chameaux ? Ces animaux sont très bavards, et si vous ajoutez des tempêtes de sable, des explosions, des cavalcades, ne comptez pas utiliser un son direct. Donc, je précise à tout le monde sur le tournage, ici on soigne l'image, l'expression, le jeu. La prononciation, ça se fera plus tard. Le doublage fait partie de ma technique de travail. Et je suis heureux que chacun y souscrive.

Biographie

Jean-Jacques Annaud

Né en banlieue parisienne en 1943, Jean-Jacques Annaud se passionne très jeune pour la photographie et le cinéma. Diplômé de l'école Louis Lumière, de l'IDHEC et de la Sorbonne, il débute à 20 ans dans le film publicitaire. Dix ans plus tard, après être devenu un incontournable du genre, il aura signé 500 spots.

En 1976, Jean-Jacques Annaud réalise son premier long-métrage : LA VICTOIRE EN CHANTANT, un pamphlet anticolonialiste couronné par l'Oscar du Meilleur Film Etranger sous le nom BLACK AND WHITE IN COLOR. En 1978, il dirige Patrick Dewaere dans COUP DE TÊTE, une satire au vitriol des milieux du foot de province. Trois ans plus tard, une épopée située à l'aube de l'humanité, LA GUERRE DU FEU, consacre Jean-Jacques Annaud au niveau international et pose la première pierre d'un cinéma de défi où s'entrecroiseront les différentes passions du cinéaste, l'archéologie, la nature, la littérature et les différentes cultures. En 1988, il dirige Sean Connery à travers le labyrinthe du monastère-bibliothèque du NOM DE LA ROSE, d'après le roman d'Umberto Eco. Trois ans plus tard, Annaud triomphe en adoptant le point de vue de l'animal dans L'OURS, hymne à la nature qui lui vaut des louanges partout dans le monde.

Après l'adaptation du roman autobiographique de Marguerite Duras L'AMANT, où le cinéaste explore

la découverte de la sexualité d'une très jeune fille dans l'Indochine coloniale, Jean-Jacques Annaud fait sensation en 1996 en réalisant le moyen-métrage expérimental LES AILES DU COURAGE avec le procédé en relief IMAX 3D. C'est la toute première fois que cette technologie est utilisée pour un film de fiction.

Approfondissant sa fascination pour l'Extrême-Orient, Jean-Jacques Annaud part au bout du monde avec Brad Pitt en 1996 pour SEPT ANS AU TIBET. Quatre ans plus tard, il réunit Jude Law et Ed Harris pour faire revivre le célèbre duel de deux snipers pendant l'enfer de la bataille de STALINGRAD. En 2004, dans les ruines des temples d'Angkor, il retrouve l'Asie et le point de vue des animaux pour évoquer, dans DEUX FRÈRES, l'incroyable destin de deux tigres jumeaux séparés à la naissance.

La sortie mondiale de son prochain film OR NOIR, qui se passe en Arabie à la fin des années 30, aura lieu en novembre 2011.

Jean-Jacques Annaud, Grand Prix du Cinéma de l'Académie Française, Commandeur de l'Ordre des Arts et Lettres, est membre du prestigieux Institut de France. Il a reçu cinq César : Meilleur Film (LA GUERRE DU FEU), Meilleur Film étranger (LE NOM DE LA ROSE), Meilleur Réalisateur (LA GUERRE DU FEU, L'OURS), Meilleur Film Publicitaire (Hertz).



Entretien

Avec Tahar Rahim

De la prison du PROPHÈTE au palais d'un prince du désert, du jeune émigré algérien des HOMMES LIBRES du Marocain Ismaël Ferroukhi, à l'amant jaloux de LOVE AND BRUISES du Chinois Lou Ye : qu'est-ce qui préside au choix très éclectique de vos rôles ?

Le scénario. Le personnage que l'on me propose. Il faut qu'il me plaise, qu'il me laisse de l'espace pour bâtir quelque chose, pour m'amuser, pour m'éloigner de moi. Mais en tout cas, je ne peux pas trouver ma sincérité si je ne me fais pas l'avocat de mon personnage. Et puis, bien entendu, c'est la rencontre avec le réalisateur qui est ensuite décisive.

Comment êtes-vous arrivé sur le film de Jean-Jacques Annaud ?

J'ai été appelé, on m'a raconté le thème, l'histoire, et j'ai tout de suite été très séduit, très accroché. Puis, j'ai passé le casting. J'avais appris quatre scènes, différentes, destinées à montrer toutes les facettes du prince Auda, le fils, le frère, l'amoureux et le guerrier. Mais il fallait d'abord évaluer mon anglais. L'anglais avec un accent arabe en plus, pas maghrébin, arabe ! Je rentrais de la cérémonie des Oscars à Los Angeles où nous avions été pour LE PROPHÈTE avec Jacques Audiard. J'avais appris mon texte dans l'avion. Je pensais jouer mes scènes, comme c'est l'usage, dans un bureau, une pièce quelconque, rester là une heure, puis m'en aller et attendre la décision. Mais non. On vient me chercher, on m'habille, on me maquille, et j'arrive dans un décor entièrement construit. Il y a un fusil, un cheval, trois caméras, et une salle de montage





derrière. Nous y avons passé la journée, des acteurs me donnaient la réplique, en anglais. Je n'étais pas sûr de comprendre tout ce qu'ils me disaient... Il y avait aussi d'autres postulants pour le rôle, je les croisais, nous avons déjeuné ensemble. Je sors de là et je dis à mon agent: « Pour moi, c'est mort, je ne vais pas être choisi. C'est pas grave, il y aura d'autres films ». On m'appelle, on me dit: « C'est toi ». C'est alors que j'ai commencé à m'angoisser. La manière d'être de Jean-Jacques Annaud, si assurée, si tranquille, sa façon de sembler considérer que je pouvais être ce prince-là, me faisait peur. Je me disais, ce n'est pas possible, il me fait trop confiance! Cette confiance, bien évidemment, a été aussi une grande aide, un grand soutien. Car il faut dire que le tournage d'OR NOIR a été pour moi très éprouvant. Pas tellement pour les scènes d'action, qui ne sont finalement que de la mise en place, de la répétition. Mais parce que, pour des raisons logistiques extrêmement compliquées, le film a été tourné de façon très déstructurée, pas du tout dans l'ordre chronologique. Et tenir, malgré tout, le fil rouge d'un personnage qui ne cesse d'évoluer, de changer, a été, c'est vrai, difficile à réaliser.

Outre la richesse du personnage que vous interprétez, qu'est-ce qui vous a séduit dans le propos du film ?

Ce qui m'a énormément touché, c'est l'autre lecture du Coran qu'il propose. Je dis l'autre par rapport à ce qui est habituellement montré au cinéma. Dans OR NOIR, il est nettement indiqué, montré, que les actes violents ne sont pas prescrits par le Coran, plutôt le contraire. J'aime beaucoup aussi ce que le film dit de l'arrivée du pétrole, de ce que cette manne signifie, pourquoi elle agit sur

l'évolution de mon personnage. Et comment le prince Auda va devenir le symbole des contradictions que cette richesse apporte. Comment à la fin, il va pressentir et ressentir le poids d'une responsabilité à venir. De tout cela, nous avons beaucoup parlé avec Jean-Jacques Annaud. J'aime bien, en général, réfléchir à mon personnage avant le tournage, lui trouver des motivations, décroiser les émotions qu'il doit éprouver pour pouvoir les transmettre. Là, enchaînant très rapidement d'un film à l'autre, passant en huit jours des HOMMES LIBRES à OR NOIR, je n'ai pas eu le temps. Mais Jean-Jacques était là. Il avait tout lu, tout étudié du sujet, je n'avais qu'à lui poser des questions, il savait tout. Je l'appelais « Wikipédia » ! J'avais de vraies questions à poser. Sur mon interprétation d'abord. C'était en anglais, je parlais anglais, d'où un sentiment d'étrangeté. Et puis, c'était aussi un film à grand spectacle, et j'avais peur de partir dans un jeu trop démonstratif. J'ai retenu les chevaux! Ce qui m'intéresse, comme je l'ai déjà dit, c'est de donner de l'espace à mon personnage. Et avec Jean-Jacques Annaud qui provoque les questions, la discussion, c'est non seulement possible mais souhaité. Jean-Jacques Annaud est de ces metteurs en scène qui acceptent les propositions des acteurs, qui les suscitent. Cela m'a été très profitable dans la scène de la fin, celle où je retrouve la princesse, ma femme, qui attend notre enfant. Je devais dire quelques répliques qui me semblaient trop sentimentales, après tout ce que mon personnage vient de vivre. Je voulais les supprimer, dire autre chose. Jean-Jacques était d'accord, d'autres personnes autour de lui, non. J'ai dit: « Laissez-moi essayer, je vais dire ce que je ressens, sans le jouer, comme ça, pour voir ». Et ça a marché!



C'est à ce moment-là que l'on se sent utile. Dans la même scène, le prince Auda est animé par l'esprit de vengeance, je le voulais plus violent. Mais Jean-Jacques m'a fait valoir qu'il fallait laisser une chance à l'utopie d'une réconciliation. Il avait raison. C'est vrai que lorsqu'on se venge, on se punit soi-même.

S'il vous fallait d'une phrase résumer OR NOIR ?

C'est l'histoire d'un petit prince dans sa bulle. Il va en sortir pour faire sa traversée du désert, pour ensuite découvrir sa destinée et son sang. C'est l'histoire d'un jeune prince coincé entre deux pères, sur fond de pétrole. C'est épique. C'est magnifique.

Entretien

Avec Antonio Banderas

Sa proximité avec la culture arabe

“En tant qu’Andalou, j’ai toujours entretenu, dans ma culture et dans ma propre histoire, une certaine proximité avec le monde arabo-musulman. C’est une civilisation qui m’a toujours beaucoup intéressé, et cela fait une douzaine d’années que je développe un projet pour le cinéma sur la vie du dernier roi de Grenade, Al Andalus, à l’époque où les musulmans dirigeaient l’Espagne depuis huit siècles. Cela fait donc partie intégrante de ma culture, et c’est sans doute aussi inscrit dans mes gènes, d’une certaine façon”.

Ce qui l’a séduit dans OR NOIR

“Ce genre d’histoires m’a toujours beaucoup intéressé, et il n’y en a pas tant que ça. Depuis l’effondrement des tours jumelles à New York, en 2001, la bipolarisation du monde s’est accentuée, et, par conséquent, certains aspects de la culture arabe ont été méprisés. Il était donc important pour moi de tourner dans un film qui – à l’image d’OR NOIR – soit une vaste fresque spectaculaire et romantique, et qui, dans le même temps, incite à réfléchir à ce qui se passe dans le monde actuel et permette de découvrir un pan de cette culture que je considère comme étant un peu la mienne”.

Son personnage, l’émir Nesib

“Tous ceux qui s’enrichissent sont aveuglés par l’argent et par l’or. L’or prend la forme de l’or noir – le pétrole – dans mon pays. Et mon personnage est le chef d’une tribu du désert qui n’a pas d’argent du tout et qui est ravagée par la maladie. Il voudrait soulager





la souffrance de son peuple, mais il n'en a pas les moyens. Et tout à coup, il s'aperçoit qu'il peut le faire en découvrant du pétrole sur son territoire".

—
"Il y a deux figures qui s'opposent dans le film. Tout d'abord, un homme solide, d'une grande droiture, très religieux et dont les principes moraux ont été forgés à travers les siècles. Il estime que les Arabes ne devraient pas s'engager dans cette voie et qu'ils ne devraient donc pas profiter de l'argent du pétrole, mais qu'ils devraient conserver leurs traditions intactes. Ensuite, il y a mon personnage qui se prend pour un homme extrêmement pragmatique qui considère l'avenir d'une tout autre manière. Le film raconte l'affrontement entre ces deux forces. C'est un combat âpre et j'incarne, en quelque sorte, l'un des deux bords".

Les difficultés du rôle

"Il est fondamental d'être d'une grande sincérité, et d'une grande précision, dans ce qu'on fait, sans trahir la communauté qu'on incarne. Il s'agit aussi bien d'infimes détails, de toutes petites choses – des prières aux rituels –, qui doivent être justes, que d'aspects plus larges du personnage. En d'autres termes, c'est tout le contexte du film – un monde que les comédiens d'origine occidentale connaissent mal – qu'il faut tenter d'appréhender".

L'interprétation d'un personnage arabe pour la deuxième fois de sa carrière

"C'est presque aussi difficile à faire que si on me demandait d'expliquer ce qu'est la vie car il y a énormément d'aspects en jeu. J'en parlais récemment avec des amis tunisiens, et je leur disais que j'avais beaucoup de mal à en parler parce qu'il s'agit de quelque chose de très abstrait. Cela a trait aux couleurs, aux sons, à la musique,

mais c'est très difficile à définir. C'est comme si c'était quelque chose qui était dans mon subconscient et qu'on trouve encore dans ma région, quand on se balade en Andalousie, à Malaga, et à Séville, où l'on trouve des vestiges de huit siècles de culture arabe : on les voit dans l'architecture, dans la culture, dans la musique flamenco, dans toutes sortes d'aspects. Bien entendu, tous ces vestiges ont évolué au cours de l'histoire, au cours des 550 dernières années, mais quand je me rends dans un pays arabe, j'ai un peu l'impression d'être chez moi. C'est comme une rencontre, quelque chose qui me rend curieux et cela a trait aux rituels, aux rapports entre les gens, au regard sur la vie".

Le travail avec Jean-Jacques Annaud

"Tout d'abord, je trouve que Jean-Jacques Annaud est un homme très méticuleux, et très respectueux du sujet qu'il aborde dans le film. Et c'est ce qui m'a rendu très serein. Il connaissait très bien le domaine et l'univers dans lesquels il s'aventurait. Par ailleurs, il accorde une grande liberté aux acteurs. Il est toujours prêt à discuter avec eux de ce qu'il veut, mais il est aussi à l'écoute de leurs propositions et prêt à les intégrer à sa direction d'acteurs. Je pense qu'il est conscient qu'un metteur en scène est dans son rôle, non seulement lorsqu'il dirige ses comédiens, mais aussi lorsqu'il s'intéresse aux départements techniques. Il écoute ce qu'ils ont à proposer, une fois qu'il a donné une ligne directrice, et les techniciens sont tour à tour rigides et souples, dès lors qu'ils sont sur le "champ de bataille". Pour moi, le champ de bataille, c'est le plateau. À cet égard, je me sens très protégé, et très libre, lorsque je joue mon personnage. Ce sont des éléments essentiels lorsque je suis moi-même metteur en scène, et que j'essaie de donner à mes acteurs, sans doute de manière différente.

Mais ce sont des caractéristiques qui lui sont propres. C'est un homme très courtois, très cultivé, totalement passionné par ce qu'il fait".

Le travail avec Tahar Rahim, Freida Pinto et les comédiens tunisiens

"Je me sens un peu nostalgique ! Car cela me replonge dans mon passé et, quand je vois Tahar, j'ai l'impression de me revoir il y a quelques années. C'est un comédien passionné et très radical dans son approche du rôle. Il est d'une grande précision dans ses choix et ses décisions, et dans la direction qu'il souhaite faire prendre à son personnage – et rien ne saurait le faire changer d'avis. C'est aussi un garçon très jeune. Il se rendra compte, au fil des années, qu'il devra sans doute faire des concessions, et que ce n'est pas toujours le personnage qui vient à vous, mais vous qui allez vers le personnage. Mais c'est formidable de voir un garçon avec une telle énergie, de telles convictions, et une foi absolue dans ce qu'il fait. Mais cela me rend un peu nostalgique aussi parce que j'ai le sentiment qu'il me tend un miroir et que je me revois il y a une trentaine d'années, lorsque je faisais mes débuts avec Pedro Almodovar – j'avais alors 20 ou 21 ans – et que je me demandais ce qu'il faisait".

Avec Freida, c'est pareil. Elle incarne ma fille dans le film. C'est une jeune femme d'une beauté hallucinante et qui a aussi une grande beauté intérieure. Elle est très fine, très intelligente et elle a un passé incroyable. Je ne savais pas que SLUMDOG MILLIONAIRE était son premier film. C'est dire qu'elle est une comédienne née et qu'elle a un don inné pour ce métier. Elle fait partie de ces gens qui sont naturels devant la caméra, car la caméra les aime : ils savent exactement ce qu'ils ont à faire, ils ne se posent pas de questions, ils n'ont pas

de moment d'hésitation, ils y vont, c'est tout. J'ai adoré travailler avec elle. Nous avons deux scènes ensemble, qui sont très différentes. Dans la première, très douce, très insouciant, on perçoit bien les rapports tendres qui unissent un père et sa fille. Dans la seconde, à l'inverse, on voit une jeune femme en colère qui affronte son père à une époque où le fait de s'opposer à un roi du monde arabe dans les années 30 n'était pas seulement difficile, mais dangereux. Elle a des convictions très fortes, et elle s'en est remarquablement tirée. C'était vraiment génial de travailler avec tous les deux.

C'était également merveilleux de travailler avec des acteurs tunisiens. Même s'ils n'ont que des seconds rôles, ils sont constamment attentifs au moindre détail si bien qu'ils arrivent à donner du relief à leurs personnages. C'est ainsi que les acteurs qui interprètent les membres de la tribu ont tous apporté une densité à leurs personnages qui m'a beaucoup impressionné. À un moment donné, il y avait un type qui clignait de l'œil : j'ai cru qu'il ne faisait pas exprès, qu'il était vraiment chef de la tribu et qu'on l'avait simplement amené sur le plateau. Quand on a terminé la séquence, je me suis rendu compte que c'était un type tout à fait normal et j'ai été bluffé !"

Les décors extraordinaires d'OR NOIR

"J'ai tourné dans 85 films et notamment dans de grosses productions comme ZORRO, LE 13^{ème} GUERRIER, ou EVITA. Mais je ne me suis jamais retrouvé sur un décor pareil. C'est très impressionnant : les spectateurs ne vont pas en croire leurs yeux ! En sortant de la projection, ils vont se demander où se trouve la ville du film. Ils vont même vouloir la visiter. C'était d'un réalisme sidérant, jusque dans les moindres détails. Cela vous aide énormément quand on tourne une



scène, à condition de pouvoir oublier la présence de la caméra. Tout était ancré dans le réalisme : les figurants, la direction artistique, le casting – tout était à l'image des décors. C'est aussi le cas des éclairages, comme je le disais hier à notre chef-opérateur Jean-Marie [Dreujou]. Je l'ai félicité. Parfois, on travaille avec un directeur de la photo qui est brillant, mais qui ne rend pas la réalité du lieu où l'on tourne. Je ne donnerai pas de nom, même si je pourrais vous en citer quelques-uns, mais je ne le ferai pas ! Certains grands chefs-opérateurs vous filment avec beaucoup d'éclairage, si bien qu'on a l'impression d'être dans un stade de foot ! Certes, la luminosité est ensuite atténuée en postproduction pour être fidèle à la réalité de la scène, mais quand on la tourne, on a le sentiment d'être dans une atmosphère irréaliste, comme dans une bulle, ce qui ne correspond pas à la séquence qu'on a découverte dans le scénario. Jean-Marie n'est pas comme ça. Jean-Marie vous enveloppe et vous caresse, pour ainsi dire, avec sa lumière. Je pense, par exemple, à la scène de nuit où j'annonce

à Auda et Saleh que leur mère est morte. Il fait nuit, et un type arrive alors avec une bougie, et on a vraiment l'impression qu'on est éclairé à la bougie. On n'a pas le sentiment qu'on est dans une hyper-réalité, et puis qu'au moment de la postproduction, on transforme les choses. On est vraiment projeté dans la réalité du lieu. C'est un pur bonheur pour les acteurs parce qu'on entre vraiment dans la peau du personnage, et qu'on est plongé dans l'époque à laquelle se passe le film, et c'est extraordinaire".

Tarak Ben Ammar

"Tarak est l'un de ces producteurs comme il n'en existe presque plus. C'est un producteur à l'ancienne. Il est incroyable. Ce type est fou ! Et c'est ça que je trouve magnifique. On a besoin de fous comme lui dans ce métier. Il n'y a plus de gens comme lui qui se donnent à 100% pour faire un film, et cela est l'un des atouts d'OR NOIR. Dans OR NOIR, il n'y a pas beaucoup d'effets infographiques. On verra des rangées de chameaux qu'on ne voit pas d'habitude puisqu'en général, seules les trois premières se



composent de vrais chameaux.... Pas ici. On a travaillé avec 400 chameaux, d'innombrables figurants, des chevaux et d'authentiques avions. C'est sa conception du cinéma. Comme il le dit lui-même: "On n'avait pas vu un film pareil depuis LAWRENCE D'ARABIE". C'est ce qu'il cherche et, bon Dieu, je crois bien qu'il l'a trouvé ! Vraiment. Il est extraordinaire".

La révolution en Tunisie

"Quand on pense à la rapidité avec laquelle les événements se sont déroulés ici, c'est inimaginable. Cela devait sans doute couvrir depuis plusieurs années. La première chose qu'on ressent, c'est la force et le courage de ces gens qui sont descendus dans la rue, tout en sachant qu'ils allaient être violemment réprimés. Ils ont sacrifié leur vie – on dénombre à ce jour environ 66 victimes – et se sont battus pour un meilleur avenir qu'ils méritent incontestablement".

—
"Ce plateau de cinéma est comparable à un pays. On y trouve presque toutes les strates de la société tunisienne : les électriciens qui portent les câbles, les

chauffeurs, les artistes et les acteurs. On y trouve aussi des peintres, et des représentants des différents milieux sociaux. C'est non seulement le cas de ce plateau, ici en Tunisie, mais de tous les plateaux du cinéma du monde. Autant dire que cela a été une expérience émouvante pour tous ces gens. Si nous partons demain – et nous sommes aujourd'hui le 15 janvier – et que je repense à ce tournage dans l'avion, je serai presque ému aux larmes car je laisserai derrière moi des gens qui sont devenus des amis. J'utilise de grands mots, mais il est vrai que les relations que j'ai nouées avec ces gens ont été intenses et profondes : le tournage même m'a donné l'impression d'être un film à part entière. Et les événements qui se sont produits sont presque comme un troisième film. C'est une expérience à part. Je n'oublierai jamais que je me suis retrouvé au milieu d'événements historiques, et je souhaite bonne chance à ce pays car j'ai bien l'intention d'y revenir un jour pour travailler de nouveau avec les gens que j'y ai rencontrés. Je pense qu'ils sont totalement préparés et prêts à affronter l'avenir, et j'aimerais y contribuer".

Tārāk Bèn AmmàR

Né en Tunisie, Tarak Ben Ammar est le fils d'un ancien ministre et le neveu d'Habib Bourguiba, premier président de la République de Tunisie.

Diplômé de Georgetown University, il a fait de la Tunisie une terre d'accueil des tournages et, sous l'égide de sa société Carthago, créé une société de production ainsi que des studios. Il a ainsi réussi à convaincre plusieurs producteurs américains de venir tourner leurs films en Tunisie et a participé à de nombreuses superproductions, comme LA GUERRE DES ÉTOILES de George Lucas et LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE de Steven Spielberg.

Dans les années 80 et 90, il produit et coproduit une cinquantaine de comédies populaires en France (TAIS-TOI QUAND TU PARLES, DEUX HEURES MOINS LE QUART AVANT JÉSUS CHRIST, etc.), ou encore LA TRAVIATA de Franco Zeffirelli et PIRATES de Roman Polanski.

Il décide ensuite de consacrer son temps à des investissements financiers et à du conseil stratégique auprès de grands opérateurs audiovisuels.

En 1990, il crée Quinta Communications avec Silvio Berlusconi dont il a fait la connaissance en 1983. La société a opéré de nombreux investissements et produit et distribué plusieurs longs métrages.

Quinta a ainsi coproduit avec Lux Vide des séries télé comme JÉSUS DE NAZARETH et LA BIBLE, ou encore le long-métrage FEMME FATALE de Brian De Palma en 2002.

En 1996 et 1997, Quinta produit et gère la tournée internationale de Michael Jackson, "History", et son album de platine "Blood on the Dance Floor".

Ben Ammar remporte un immense succès en distribuant LA PASSION DU CHRIST de Mel Gibson dans une quinzaine de territoires.

En partenariat avec De Laurentiis, Quinta Group a contribué à des productions spectaculaires comme LA DERNIÈRE LÉGION, MEDIEVAL PIE : TERRITOIRES VIERGES, et HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL.

Tarak Ben Ammar a reçu la Légion d'honneur en 1984 des mains du président François Mitterrand pour sa contribution à la culture. Il a quatre enfants et vit à Paris.

En 35 ans, Tarak Ben Ammar a bâti un empire audiovisuel implanté en France, en Italie, au Royaume-Uni et aux États-Unis. Il est ainsi devenu le premier Arabe du monde à fonder et diriger une multinationale intégrée verticalement dans le domaine des médias.

En 2010, il a coproduit HORS-LA-LOI de Rachid Bouchareb, cité à l'Oscar, et MIRAL de Julian Schnabel.

Il a coproduit ET MAINTENANT, ON VA OÙ ? de Nadine Labaki, présenté à Un certain regard au Festival de Cannes en 2011.

Ben Ammar développe enfin un projet de film sur Mohamed Bouazizi dont le geste désespéré a déclenché la révolution en Tunisie et, plus largement, le Printemps arabe.

En 2009, en partenariat avec les groupes Mediaset et Karoui&Karoui, il lance la chaîne Nessma, la première chaîne privée du Monde Arabe, sur un ton résolument moderne et novateur.

Nessma fut la première chaîne à critiquer le régime de Ben Ali, le Président déchu, et a été omniprésente pendant la couverture des événements qui ont accompagné la Révolution du Jasmin en Tunisie.

Devant la Camera





Tāhār Rāhīm

Auda

Originaire de Belfort, où il a passé son enfance, Tahar Rahim a décroché sa licence d'études cinématographiques à l'université de Montpellier.

En 2005, il joue dans le docu-drama TAHAR L'ÉTUDIANT de Cyril Mennegun, puis s'installe à Paris où il fait ses débuts au théâtre.

Il obtient son premier rôle dans un long-métrage avec À L'INTÉRIEUR d'Alexandre Bustillo et Julien Maury, puis enchaîne avec la mini-série LA COMMUNE de Philippe Triboit, sur un scénario d'Abdel Raouf Dafri.

Mais c'est UN PROPHÈTE de Jacques Audiard, en compétition officielle au Festival de Cannes en 2009, qui le révèle au public du monde entier. Le film obtient notamment le Grand Prix du Jury et des citations à l'Oscar et au Golden Globe, tandis que Tahar Rahim remporte le César du meilleur acteur et celui du meilleur espoir masculin, ainsi que le European Film Award du meilleur acteur.

En 2009, il tourne en Écosse dans le péplum L'AIGLE DE LA NEUVIÈME LÉGION de Kevin Macdonald. Puis, il campe Matthieu, personnage qui tombe follement amoureux d'une étudiante chinoise dans LOVE AND BRUISES de Lou Ye.

Il a joué récemment dans LES HOMMES LIBRES d'Ismaël Ferroukhi, où il incarne un jeune immigré algérien qui, sous l'Occupation, vient en aide à un chanteur d'origine juive.



Antonio Banderas

Nesib

Depuis son premier rôle dans un film américain LES MAMBO KINGS, Antonio Banderas s'est imposé comme l'un des comédiens phares de sa génération. Salué pour ses prestations au cinéma, à la télévision et au théâtre, il a même décroché son étoile sur le célèbre Walk of Fame d'Hollywood Boulevard.

Après avoir réalisé son premier long-métrage, LA TÊTE DANS LE CARTON À CHAPEAUX, avec Melanie Griffith, il signe SUMMER RAIN en Espagne, qui s'attache aux premières amours d'une bande d'amis à la fin des années 70.

Il vole la vedette dans le film d'animation SHREK 2, où il prête sa voix au Chat Potté : il incarne de nouveau le célèbre félin dans SHREK LE TROISIÈME, le téléfilm JOYEUX NOËL SHREK et SHREK 4, IL ÉTAIT UNE FIN.

En 2003, Banderas remporte une nomination au Tony pour la comédie musicale "Nine", librement inspiré du film HUIT ET DEMI de Fellini, qui lui vaut également un Drama Desk Award et un Outer Critics Circle Award du meilleur acteur.

L'acteur a tourné sous la direction de grands metteurs en scène américains et donné la réplique à des stars. Il a ainsi inscrit son nom aux génériques de DESPERADO de Robert Rodriguez, avec Salma Hayek, et la suite DESPERADO 2 – IL ÉTAIT UNE FOIS AU MEXIQUE, avec Johnny Depp, PÉCHÉ ORIGINEL, avec Angelina Jolie, EVITA d'Alan Parker, avec Madonna, qui lui vaut sa première citation au Golden Globe, LE MASQUE DE ZORRO, avec Catherine Zeta-Jones, qui lui permet d'obtenir une deuxième nomination au Golden Globe, et la suite, LA LÉGENDE DE ZORRO, ENTRETIEN AVEC

UN VAMPIRE de Neil Jordan, avec Tom Cruise et Brad Pitt, PHILADELPHIA de Jonathan Demme, avec Tom Hanks et Denzel Washington, LA MAISON AUX ESPRITS de Bille August, avec Meryl Streep et Glenn Close et FEMME FATALE de Brian De Palma.

On l'a encore vu dans DANCE WITH ME, la trilogie SPY KIDS, MIAMI RHAPSODY, GROOM SERVICE, ASSASSINS, EXCÈS DE CONFIANCE, TWO MUCH, LE 13^{ème} GUERRIER, LES ADVERSAIRES et BALLISTIC.

Il a été cité au Golden Globe pour la troisième fois pour le téléfilm AND STARRING PANCHO VILLA AS HIMSELF.

Originaire de Malaga, Banderas a suivi des études d'art dramatique dans sa ville natale, puis a fait ses débuts de comédien dans une petite troupe de théâtre. Par la suite, il s'installe à Madrid et rejoint le prestigieux Théâtre National d'Espagne.

En 1982, il est à l'affiche du LABYRINTHE DES PASSIONS de Pedro Almodovar. Il retrouvera le cinéaste madrilène dans quatre autres films : MATADOR, LA LOI DU DÉsir, FEMMES AU BORD DE LA CRISE DE NERFS, ATTACHE-MOI et, vingt ans plus tard, LA PIEL QUE HABITO.

Il a récemment donné la réplique à Naomi Watts, Anthony Hopkins, Josh Brolin et Freida Pinto dans VOUS ALLEZ RENCONTRER UN BEL ET SOMBRE INCONNU de Woody Allen. On le retrouvera dans THE BIG BANG de Tony Krantz, KNOCKOUT de Steven Soderbergh, avec Channing Tatum et Ewan McGregor, et THE OTHER MAN de Richard Eyre, avec Laura Linney et Liam Neeson.

Il prêterà de nouveau sa voix au Chat Potté dans le film éponyme, avec Salma Hayek.



Mårk StrõnG

Amar

Après avoir étudié la littérature anglaise et le théâtre à la London University, il s'est produit à la Bristol Old Vic Theatre School de Bristol. Comédien réputé de cinéma, de théâtre, de télévision et de radio, il a notamment tourné sous la direction de cinéastes comme Danny Boyle, Ridley Scott, Guy Ritchie, Peter Weir et Roman Polanski.

Sur scène, on l'a vu dans "Les Plantagenet", sous la direction d'Adrian Noble, "Hess is Dead", dans une mise en scène de Danny Boyle pour la Royal Shakespeare Company, "Richard III", dans une mise en scène de Richard Eyre, "Le Roi Lear", mis en scène par Deborah Warner, "La mort d'un commis-voyageur", sous la direction de David Thacker, "La Nuit des rois" et "Oncle Vanya", dans une mise en scène de Sam Mendes au Donmar Warehouse, qui lui a valu une citation à l'Olivier Award du meilleur second rôle.

Pour le petit écran, il s'est illustré dans THE LONG FIRM, qui lui a valu une citation au BAFTA, HENRY VII, SUSPECT NUMÉRO 1, EMMA, ANNA KARENINE et OUR FRIENDS IN THE NORTH.

Au cinéma, on l'a vu dans MENSONGES D'ÉTAT et ROBIN DES BOIS de Ridley Scott, STARDUST, LE MYSTÈRE DE L'ÉTOILE et KICK ASS de Matthew Vaughan, ENDGAME de Peter Travis, VICTORIA LES JEUNES ANNÉES D'UNE REINE de Jean-Marc Vallée, ROCKNROLLA et SHELOCK HOLMES de Guy Ritchie, LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ de Peter Weir, L'AIGLE DE LA NEUVIÈME LÉGION de Kevin McDonald, GREEN LANTERN de Martin Campbell, L'IRLANDAIS de John Michael McDonagh, LA TAUPE de Tomas Alfredson et JOHN CARTER d'Andrew Stanton. Il tourne actuellement WELCOME TO THE PUNCH, avec James McAvoy.



Freida Pinto

Leyla

Après s'être imposée auprès du public et de la critique avec SLUMDOG MILLIONAIRE de Danny Boyle, Freida Pinto est devenue une star mondiale : le rôle de Latika lui a valu une citation au BAFTA. On l'a ensuite vue dans MIRAL de Julian Schnabel, autour d'une jeune fille palestinienne qui subit les conséquences du conflit israélo-palestinien, LA PLANÈTE DES SINGES : LES ORIGINES, et LES IMMORTELS, avec Henry Cavill et Mickey Rourke, qui s'inspire librement du mythe grec de Thésée et du Minotaure.

Elle a récemment tourné dans TRISHNA de Michael Winterbottom, relecture contemporaine de l'histoire de Tess d'Urberville.

On l'a également vue dans VOUS ALLEZ RENCONTRER UN BEL ET SOMBRE INCONNU de Woody Allen, avec Anthony Hopkins, Naomi Watts et Josh Brolin. Avant de faire ses débuts au cinéma, elle a été remarquée dans une émission télévisée, "Full Circle".

Elle se partage entre Mumbai et Londres, et est une égérie pour L'Oréal Paris.



Riz Ahmed

Ali

Après ses études à Oxford et à la Central School of Speech and Drama, Riz Ahmed s'est illustré au cinéma, au théâtre et à la télévision.

Son premier film, THE ROAD TO GUANTANAMO de Michael Winterbottom et Mat Whitecross, a remporté de nombreux prix, dont l'Ours d'argent au Festival de Berlin et le prix du meilleur documentaire aux British Independent Film Awards (BIFA) en 2006. Il a ensuite enchaîné avec SHIFTY d'Eran Creevy, qui lui a valu une nomination aux BIFA et le prix d'interprétation au festival de Genève. En 2009, il partage l'affiche de RAGE de Sally Potter avec Judi Dench et Jude Law, puis tourne dans CENTURION de Neil Marshall. On l'a vu récemment dans WE ARE FOUR LIONS de Chris Morris, présenté en compétition officielle au festival de Sundance. On le retrouvera bientôt dans ILL MANORS de Ben Drew et TRISHNA de Michael Winterbottom, sélectionné cette année au festival de Toronto.

Il s'est produit dans plusieurs séries anglaises, comme BRITZ de Peter Kosminsky, lauréat de la meilleure fiction aux BAFTA, DEAD SET de Yann Demange et FREEFALL de Dominic Savage.

Sur scène, on l'a vu dans "Gaddafi: A Living Myth" à l'English National Opera et "Prayer Room", au festival international d'Edinburgh.

Riz Ahmed est aussi musicien et s'est fait connaître sous le nom de Riz MC (www.myspace.com/rizmc).

Akin Gazi

Saleh

Né à Londres de parents turcs chypriotes en 1981, Akin Gazi a étudié au Queen Mary & Westfield College, avant de poursuivre des études de littérature et de théâtre à la University of London. En 2006, il décroche un rôle dans la série DESTINATION 11 SEPTEMBRE, avec Harvey Keitel et Donnie Wahlberg, où il campe le terroriste saoudien Mohammed Owhali, responsable des bombardements de l'ambassade américaine de Nairobi. Il s'est aussi produit dans DOCTOR WHO, THE BILL et SKINS.

En 2010, il a obtenu son premier rôle dans un long-métrage, THE DEVIL'S DOUBLE de Lee Tamahori, avec Dominic Cooper et Ludivine Sagnier.

Liyà Kèbèdè

Aïcha

Filmographie

SUR LA PISTE DU MARSUPILAMI

Alain Chabat
(post-production)

2011 OR NOIR

Jean-Jacques Annaud

2009 FLEUR DU DÉSERT

Sherry Horman

2006 RAISONS D'ÉTAT

Robert de Niro

2005 LORD OF WAR

Andrew Niccol



LISTE ARTISTIQUE

Auda.....	TAHAR RAHIM
Nesib.....	ANTONIO BANDERAS
Amar.....	MARK STRONG
Leyla.....	FREIDA PINTO
Ali.....	RIZ AHMED
Aïcha.....	LIYA KEBEDE
Thurkettle.....	COREY JOHNSON
Saleh.....	AKIN GAZI
Hassan Dakhil.....	ERIQ EBOUANEY
Cheikh Beni Sirri.....	LOTFI DZIRI
Ibn Idris.....	JAN UDDIN
Colonel Nesibien.....	HICHEM ROSTOM
Talib.....	TAOUFIK AYEB
Khoz Ahmed.....	MOSTAFA GAAFAR
Magrouf.....	DRISS ROUKHE
Docteur de la Loi.....	ALI BENNOUR
Théologien de sa majesté.....	RAOUF BEN AMOR
Théologien aux épaisses lunettes.....	JAMIL JOUDI
Fadlallah.....	RAMSI LEHNER
Jeune Docteur.....	MOHAMED ALI NAHDI
Tariq.....	WALID NAHDI
Le cheikh Al Talebyn.....	MED KOUKA
Le cheikh Bani Sadr.....	MAHMOUD LARNAOUT
Sheikh Bani Khalid.....	FETHI AKKARI
Pilote.....	ADRIANO GIANNINI
Vieil imam.....	ABDELMAJID LAKHAL

LISTE TECHNIQUE

Un film de.....	JEAN-JACQUES ANNAUD
Produit par.....	TARAK BEN AMMAR
Producteur exécutif.....	XAVIER CASTANO
Adaptation.....	JEAN-JACQUES ANNAUD et ALAIN GODARD
Scénario.....	MENNO MEYJES
Image.....	JEAN-MARIE DREUJOU A.F.C.
Décors.....	PIERRE QUEFFELEAN A.D.C.
Montage.....	HERVE SCHNEID A.C.E.
Musique composée par.....	JAMES HORNER
Costumes.....	FABIO PERRONE
Maquillage/Coiffure.....	DOMINIQUE COLLADANT
Directeur des effets visuels.....	THIERRY DELOBEL
Directeur de production.....	NAOUFEL BEN YOUSSEF
Réalisateur 2 ^{ème} équipe.....	XAVIER CASTANO
1 ^{er} assistant-réalisateur.....	YANN CUINET A.F.A.R.
Scripte/conseillère mise en scène.....	LAURENCE DUVAL-ANNAUD
Casting.....	LUCY BEVAN (Royaume-Uni) NATHALIE CHERON A.R.D.A (France)
Montage son.....	SELIM AZZAZI
Mixeur.....	VINCENT ARNARDI C.A.S
Son direct.....	FAOUZI THABET
Conseiller équestre et camelin.....	JOEL PROUST
Coordinateur de cascades.....	CEDRIC PROUST
Superviseur effets spéciaux.....	ULI NEFZER
Superviseur mannequins articulés.....	PASCAL MOLINA
Superviseur avions/pilote.....	BAPTISTE SALIS
Directrice de production Tunisie.....	AMEL BOUCHIBA
Régisseur Général.....	FRANCOIS PULLIAT
Producteurs associés.....	BRIGITTE SEGAL LUIGI FERRARA SANTA MARIA

Une co-production franco-italienne :
© QUINTA COMMUNICATIONS – PRIMA TV – FRANCE 2 CINÉMA – CARTHAGO FILMS
Tous droits réservés

WARNER BROS. PICTURES

© 2011 Warner Bros. Ent. Tous Droits Réservés

DISTRIBUE PAR WARNER BROS. PICTURES FRANCE



